

NOVALIS

Lettre bimestrielle n°63 – juin-juillet 2016

Documents biographiques
Documents littéraires et témoignages



Novalis (1772-1801)

NOVALIS. RETOUR DE SAXE-ANHALT.

L'entrée de la maison natale de Novalis.

**DOCUMENTS LITTÉRAIRES
ET TÉMOIGNAGES**

« L'homme est avec la nature, *dit Novalis*, dans des relations presque aussi variées, presque aussi inconcevables que celles qu'il entretient avec ses semblables, et comme elle se met à la portée des enfants, et se complaît avec leurs simples cœurs, de même elle se montre sublime aux esprits élevés, et divine aux êtres divins. L'amour de la nature prend diverses formes, et tandis qu'elle n'excite dans les uns que la joie et la volonté, elle inspire aux autres la religion la plus pieuse, celle qui donne à toute la vie une direction et un appui. Déjà chez les peuples anciens, il y avait des âmes sérieuses pour qui l'univers était l'image de la Divinité, et d'autres qui se croyaient seulement invitées au festin qu'elle donne : l'air n'était, pour ces convives de l'existence, qu'une boisson

rafraîchissante ; les étoiles, que des flambeaux qui présidaient aux danses pendant la nuit ; et les plantes et les animaux, que les magnifiques apprêts d'un splendide repas : la nature ne s'offrait pas à leurs yeux comme un temple majestueux et tranquille, mais comme le théâtre brillant de fêtes toujours nouvelles.

Dans ce même temps néanmoins, des esprits plus profonds s'occupaient sans relâche à reconstruire le monde idéal, dont les traces avaient déjà disparu ; ils se partageaient en frères les travaux les plus sacrés ; les uns cherchaient à reproduire par la musique les voix de la forêt et de l'air ; les autres imprimaient l'image et le pressentiment d'une race plus noble sur la pierre et sur l'airain, changeaient les rochers en édifices, et mettaient au jour les trésors cachés dans la terre. La nature, civilisée par l'homme, sembla répondre à ses souhaits : l'imagination de l'artiste osa l'interroger, et l'âge d'or parut renaître à l'aide de la pensée.

Il faut, pour connaître la nature, devenir un avec elle. Une vie poétique et recueillie, une âme sainte et religieuse, toute la force et toute la fleur de l'existence humaine, sont nécessaires pour la comprendre, et le véritable observateur est celui qui sait découvrir l'analogie de cette nature avec l'homme, et celle de l'homme avec le ciel. »

Henry Blaze de Bury.



ASTRALIS

« Le monde se fait rêve, et rêver devient monde.
Ce qu'on croyait, en fait, être arrivé déjà,
On peut le voir, de loin, qui seulement s'avance. »

Lorsque s'achève la première partie de *Henri d'Ofterdingen*, selon les mots mêmes de Novalis, « l'univers merveilleux est à présent grand ouvert ». Nous pénétrons alors, à la suite du pèlerin, dans ce monde qui est le Monde des Intelligences et dont nous trouvons mention dans le premier chant d'Astralis¹ qui ouvre la seconde partie du roman, intitulée « L'Accomplissement » :

« Deux, ils ne le sont plus, mais Henri et Mathilde
Sont l'un à l'autre unis en une même image.
Je m'élevai dès lors, nouveau-né dans le ciel,

¹ Astralis est, selon la définition qu'en donne Novalis, « l'humain sidérique » qui est né « au premier embrassement de Mathilde et de Henri ».

Puisque était consommé le terrestre destin
 Au glorieux instant de transfiguration [...] ».

Pour l'heure, le pèlerin désespéré qui marche en direction de la montagne – dans les premières pages de cette seconde partie – devra encore connaître bien des expériences avant de retrouver Mathilde. Il sera accompagné par une mystérieuse bergère, appelée Cyané, fille du comte de Hohenzollern, qui est « déjà morte une fois » et a été guérie miraculeusement. Il devra passer aussi par un cloître dont les moines « forment une sorte de colonie d'esprits », etc. Jusqu'à ce qu'il parvienne à la « grotte où dort Mathilde » :

« Seulement la bien aimée ne s'éveille pas tout de suite. Dialogue avec la petite enfant, qui est sa fille et celle de Mathilde.

Il doit cueillir la Fleur bleue et l'apporter.

Cyané emporte la pierre (escarboucle).

Il cueille la Fleur Bleue et devient une pierre.

L'Orientale se sacrifie sur lui-pierre, il devient un arbre musicien. La jeune bergère abat l'arbre et s'immole avec lui par le feu.

Il devient un bélier d'or.

Edda, autrement (dit) Mathilde, doit le sacrifier. Il devient un être humain »².

Des métamorphoses singulières de notre héros que cette seconde partie devait décrire, il est malaisé de conclure. Il reste que, dans l'intention de Novalis, si « Henri devient fleur, animal, pierre, étoile »³, c'est pour la raison que « les hommes, les animaux, les plantes, les pierres et les astres, les flammes, les sons, les couleurs doivent tous ensemble, pour la fin, parler et se comporter comme une famille unique ou une même société, comme une unique race. »

Ce qui est certain également est que la figure d'Edda est à la fois la Fleur Bleue, l'Orientale (*Soulima*) et Mathilde elle-même, autrement dit la Bien-aimée, l'Ange et le Christ, qui forment les trois degrés respectifs de l'initiation, de la vision de l'Ange et de la forme « épiphanique » de Dieu, ou encore les trois horizons, les trois *Orients* d'où s'avancent successivement au-devant de l'initié : la Bien-aimée, l'Ange, le Christ, à savoir l'Orient du monde terrestre, les *Orients* respectifs du paradis terrestre et du paradis céleste, ce dernier étant le seuil du monde supra-céleste.

Sophie quant à elle demeure le symbole du *Soi*. Et c'est d'ailleurs pourquoi l'expérience de Novalis-Henri doit s'achever sur un « mot secret », dont Henri aura le pressentiment dans un rêve : « Resterons-nous ensemble ? » demande-t-il à Mathilde qui lui

² Cf. *Notice* de Tieck (1802).

³ « Selon Jakob Böhme à la fin du livre » (*Fenillets de la bibliothèque de Berlin*, 24).

répond : « L'éternité » – « Et ce disant, elle souda ses lèvres aux siennes et l'embrassa tellement qu'elle ne pouvait plus se séparer de lui. Elle lui dit dans sa bouche le mot secret d'une parole magique, telle que son être entier en retentit.

Il était en train de se le répéter lorsque son grand-père appela ; et il fut réveillé. »

Ce « mot secret » – qui s'apparente à l'Amour, en tant que celui-ci est, selon les propres termes de Novalis, « l'*amen* de l'univers », comme chez Dante⁴, et que le poète désigne comme « le Saint, l'Inconnu », – c'est encore de lui qu'il est question dans ce poème qui devait prendre place dans la seconde partie d'*Henri d'Ofterdingen* :

« Lorsque nombres et figures ne seront plus
La clef de toutes créatures,
Lorsque tous ceux qui s'embrassent et chantent
En sauront plus que les savants profonds,
Lorsque le monde reprendra sa liberté
Et reviendra au monde se donner,
Lorsqu'en une clarté pure et sereine alors
Ombre et lumière s'épouseront,
Et lorsque dans les contes et les poésies
On apprendra l'histoire des cosmogonies,
C'est là que s'enfuira devant un mot secret
Le contresens entier de la réalité »⁵.

⁴ « L'amor che move il sole e l'altre stelle » – selon le dernier vers de la *Divine Comédie*.

⁵ Traduction Armel Guerne, cf. *Notice* de Tieck (1802). Dans une conférence, à Cologne, le 29 décembre 1912, Rudolf Steiner écrira à ce propos : « Les mots ne sont pas rien que des mots lorsque des paroles spirituelles sont la base d'une conception du monde. Ces paroles apportent alors la lumière et la chaleur aux âmes les plus élevées comme aux plus simples. Cela doit être notre vœu comme il a été celui de Novalis. Cela a été exprimé dans le beau texte que je voudrais vous lire pour terminer, en y changeant seulement un mot ; il s'adresse à vos cœurs, mes chers amis. Je change un mot de Novalis, bien que cela puisse fâcher les béotiens qui se croient être des esprits libres. Que les paroles de Novalis nous soient une étoile conductrice à côté d'autres étoiles conductrices :

*Lorsque les mondes, comme les figures
Ne seront plus les clés des créatures,
Quand ceux qui chantent ou s'embrassent, seront
Plus savants que les érudits profonds,
Lorsque le monde sera revenu
A la vie libre et à son contenu.
Lorsque la lumière et l'ombre vraiment*

 GEORGES A. TOURNOUX

Le style magique de Novalis

L'idéalisme magique comporte, en somme, trois disciplines. Tout d'abord, la transformation du *Gemüt* en *Gewissen*, des forces inconscientes et mystérieuses qui sommeillent en nous, en forces conscientes, intuitives et agissantes, qui nous conduiront à la découverte de la vraie nature du moi et du non-moi, à la prise de conscience de nous-mêmes et de l'univers, de l'identité profonde de ces deux termes en apparence si opposés, bref de l'absolu Sujet-Objet. « Die Welt ist ein Universaltröpchen des Geistes », écrit Novalis ; et ailleurs « Ich gleich Nicht-Ich höchster Satz aller Wissenschaft und Kunst ». L'étude, le recueillement, la pratique de la méditation et de la vie intérieure nous acheminent vers cette connaissance suprême ; *l'Anschauung* est le moyen le plus rapide et le plus précieux d'y parvenir. A ce point de vue, Novalis, qui fut l'ami de Schelling et « symphitosophirt » avec celui-ci dès décembre 1797, nous apparaît donc comme un anneau de la chaîne qui va de Plotin à Bergson, en passant par Hemsterhuis, Schelling et Ravaisson.

Ensuite, la conception par l'esprit affranchi de l'emprise des phénomènes, de mondes nouveaux, dont la réalité ne sera pas moindre que la réalité du monde qui nous entoure, puisqu'ils procéderont de la même source. Ces créations spontanées de l'esprit agissant librement (*will-kürlich*, comme dit l'auteur), c'est ce que Novalis appelle des *Wunder*. Une hypothèse scientifique jaillie du cerveau d'un savant sous le coup d'une inspiration soudaine, d'un éclair de génie, est un *Wunder* ; la mathématique, que Novalis regarde comme une création spontanée de l'esprit, est un *Wunder* ; « Ein verkehrter Tag, wo man mit Abend anfängt und mit Morgen endigt », est un *Wunder* ; et de même, le rêve est un *Wunder*. Le *Wunder*, transporté dans le domaine littéraire, donne le *Märchen*. Le *Märchen* n'est autre chose qu'un monde qui n'obéit pas aux mêmes lois que notre monde habituel, et où le *Zufall* règne en maître.

Mais, si l'esprit peut créer, de toutes pièces, des mondes nouveaux, il peut également transformer, à son gré, le monde qui nous entoure. Cette transfiguration de l'univers est la troisième

*Se montreront de nouveau clairement,
Lorsque l'histoire du monde éternel
Au conte, au poème fera appel,
D'entêts brayant, tout le troupeau*

*Chassé par un **seul** mot secret, fuira.* (Rudolf Steiner, *Trois voies vers le Christ*, Éditions anthroposophiques romandes, 2001).

opération de l'idéalisme magique. Pour cela, il suffit que l'esprit s'habitue à une vision nouvelle des choses. Novalis pensait, avec Hemsterhuys, que l'homme avait possédé autrefois plus de sens qu'il n'en a aujourd'hui ; il croyait d'autre part, qu'à force de discipline et d'effort, il n'était pas impossible d'acquérir des sens nouveaux⁶. En tout cas, ce qu'il nous est possible de faire, c'est dresser les sens dont nous disposons à une vision magique des choses, qui fait que, nous identifiant avec elles, nous les animons, les éloignons ou les rapprochons à notre gré : *der physische Magus weisz die Natur zu beleben und willkürlich, wie seines Leib, zu behandeln*, affirme Novalis, et c'est là ce qu'il appelle *romantiser* l'univers⁷.

*

De même que par l'intuition mystique, la vie de l'absolu peut nous être révélée par l'art peut et doit préparer ou provoquer en nous l'intuition [...] Aussi importe-t-il que l'idéalisme magique ait son esthétique. Transportée sur le terrain littéraire, elle consiste dans l'estompement systématique des contours, dans la fusion des extrêmes, le rapprochement du merveilleux et du familier, du fini et de l'infini, du proche et du lointain, c'est-à-dire dans la création d'une atmosphère de rêve où tout nous apparaît sous un jour de semi-irréalité, mais où tout, même l'impossible, devient possible et semble naturel. [...]

Pour arriver à son but, le style magique use de différents procédés, dont les principaux sont : l'estompement des contours, l'enveloppement de l'expression, l'emploi de l'abstraction, le rapprochement des contraires, la musique du style.

1° L'estompement des contours. – a) *le clair-obscur*. L'atmosphère, le jour des *Disciples à Saïs* et de *l'Ofterdingen* sont ceux

⁶ Le *mage* de Novalis se trouve en quelque sorte à mi-chemin du surhomme de Goethe [*sic*] et de celui de Nietzsche. La supériorité du surhomme de Goethe consiste dans sa hauteur morale, dans sa maîtrise de soi, dans la pleine possession de tous ses moyens, dans la connaissance et le renoncement. Le surhomme de Nietzsche, conçu sous l'influence du transformisme, est une véritable variété nouvelle, douée de facultés dont l'homme actuel est dépourvu, bref un progrès de la nature. Novalis n'a pas conçu son mage avec le même radicalisme ; il l'a fait néanmoins avec une grande hardiesse. Il croit à une amélioration de notre race, à un développement fécond de facultés jusqu'ici restées inutilisées en nous, et même à un perfectionnement de nos sens sinon, à l'acquisition de sens nouveaux.

⁷ [Cf. K, II. 100. Le monde doit être *romantisé*. [...] Quand je donne aux choses communes un sens élevé, aux réalités ordinaires un aspect mystérieux, au connu la dignité de l'inconnu, au fini, un reflet d'infini : alors je le *romantise* – L'opération est inverse pour le plus élevé, l'inconnu, le mystique, l'infini...]

d'une cathédrale. Tout y est en demi-teintes et en sourdine, calme et recueilli, silencieux et feutré, la lumière tamisée, les bruits étouffés. [...] Le bleu, couleur du recueillement, est la couleur favorite de Novalis. Là, on rêve plutôt qu'on ne pense ou perçoit ; on devine, on pressent: *Traum* et *träumen*, *abnden* et *Abndung* se rencontrent à chaque page.

b) *l'éloignement des choses*. Non moins que du clair-obscur, Novalis fait usage du lointain. « So wird alles in der Entfernung Poesie, Poem, actio in distans : ferne Berge, ferne Menschen, ferne Begebenheiten usw. (alles wird romantisch, quod idem ist) », a-t-il écrit (3). Les mots *fern*, *entfernt*, *Ferne* sont très fréquents sous sa plume. [...]

2° L'enveloppement de l'expression.

De même que les sons perçants et les couleurs vives, Novalis évite les tournures nettement affirmatives. Il enveloppe volontairement sa pensée de circonlocutions qui en adoucissent l'expression et en atténuent la portée. [...]. L'indicatif est le mode de ce qui est ; le subjonctif, le mode de ce qui pourrait être, de ce qu'on souhaite, de ce qu'on pressent. Il est naturel que Novalis ait eu pour ce dernier, surtout pour l'irréel, une prédilection marquée. [...]

3° L'emploi de l'abstraction.

Novalis montre une prédilection toute spéciale pour les mots abstraits, ces « Gasarten unter den Wörtern », comme il les appelle. Mais l'abstraction ne l'intéresse que par ce qu'elle a de négatif ; elle est dans sa main un instrument d'indétermination, non pas un instrument d'élaboration du concept. En effet, est *romantisch* tout ce qui est schématisé, dépouillé de son caractère individuel, tout ce qui tend vers l'infini, nous fait échapper à l'emprise du détail précis, du particulier et du concret. Il y a plus de 1400 mots en – *heit*, – *keit* et – *ung* dans les 250 pages de son œuvre qui nous intéressent ici⁸. De même, l'adjectif et l'infinitif substantivés, tous deux plus abstraits que le substantif, se trouvent fréquemment sous la plume de l'auteur.

4° Le rapprochement des contraires.

Ainsi, Novalis multiplie, dans les *Lehrlinge* et *l'Ofterdingen*, le merveilleux et l'infini, mais il use aussi largement du simple, du familier, du technique. Il crée des néologismes parfois hardis, il pare son style de toutes les grâces du vocabulaire sentimental et poétique

⁸ [A savoir *Henri d'Ofterdingen*, *Les Disciples à Saïs* et *l'Essai sur la Chrétienté*].

à la mode du 18^e siècle, mais c'est pour y joindre aussitôt quelque locution d'un archaïsme discret ou savoureusement prosaïque. Il prête délibérément à sa langue un caractère d'étrangeté subtile et raffinée ; mais il use d'une syntaxe simple et accorte, souvent familière. Il marque un faible pour l'oxymoron, mais il se complaît non moins dans l'annomination⁹.

Heterogen-Romantisch, est l'une des formules essentielles de la poésie magique. Qu'on n'aille point croire, cependant, que le dosage et le mélange des divers éléments de l'écriture soient laissés par l'auteur au hasard : il n'en est rien. De même que le rythme varie, subtilement nuancé, et que son mouvement est subordonné à l'harmonie supérieure de la composition tout entière ; de même, ces éléments se succèdent, les teintes s'ajoutent aux teintes, les accords aux accords, les masses équilibrent les masses, en un ordre voulu, d'après les situations diverses, pour les besoins de l'économie générale de l'œuvre, en vue de l'impression d'ensemble, où tend l'effort du poète, et où toutes les nuances, où tous les contraires se doivent fondre harmonieusement. [...]

Le but et les limites de cet ouvrage ne nous permettent pas de pousser plus avant ces observations. Qu'il nous suffise de remarquer que l'allure de la seconde partie de *Ofterdingen*, n'est plus celle du *Märchen* de Klingsohr [*sic*], par exemple ; que le mouvement du chapitre VI (la fête chez Schwaning), n'est pas celui du chapitre V, fait surtout de recueillement et de méditation ; que la langue dans laquelle le père d'Henri raconte son rêve (chap. I), n'est pas tout à fait la même que celle du récit que l'auteur nous fait du rêve d'Henri, soit au chapitre premier, soit au chapitre sixième. Il appartiendra au critique qui, reprenant la tentative de Glöge, étudiera le style et la technique de *Ofterdingen*, de discerner et de fixer ces nuances, subtiles, certes, mais voulues et certaines.

Glöge, à propos d'une remarque de Heilborn, fait observer que les expressions minières reviennent surtout dans les discours du mineur, et les archaïsmes dans la bouche du père. Glöge eût pu ajouter qu'il n'entraîne guère dans les habitudes du roman au 18^e siècle de caractériser individuellement les personnages par la langue, mais il aurait surtout dû faire ressortir que Novalis a nuancé son rythme, sa syntaxe et son vocabulaire non d'après les personnages en scène, mais d'après la situation, la matière traitée, la *Stimmung* à éveiller. Un champ nouveau et fécond d'observations intéressantes

⁹ [Dérivation qui s'applique à un nom propre, selon la définition de Littré qui donne comme exemple la phrase de l'Évangile : « Je te dis que tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon église. »]

s'ouvrait ici à lui. Quand Novalis met des locutions familières, des archaïsmes discrets dans la bouche du père, c'est pour peindre moins le père que l'intérieur paisible et bourgeois dans lequel a grandi Henri ; et les expressions techniques, dans la bouche du vieux mineur ne sont pas là seulement pour caractériser le mineur, mais surtout pour ajouter au charme étrange de ses récits, où le mystère de la terre et du passé merveilleux de la nature est évoqué.

5° La musique du style.

Novalis tenta cet effort, de rendre sensible à notre âme jusqu'au mystère de l'inexprimable et de l'invisible, et entreprit de transporter l'infini dans son œuvre. La musique l'aide de puissante façon à cet enchantement. Pour lui, la poésie est l'art évocateur par excellence : Poesie ist Gemütsregungskunst. Tout vocable est un instrument d'incantation, par l'idée qu'il recouvre, et aussi, mais surtout, peut-on dire, par la qualité musicale qui lui est propre : Die Sprache ist ein musikalisches Ideen-Instrument.

Aussi Novalis attache-t-il à l'harmonie de l'écriture une importance exceptionnelle. [...]

Pour lui, son débit est l'un des plus suaves que connaisse la prose allemande. L'heureuse disposition des masses, symétriquement balancées, mais sans monotonie ; le rythme presque toujours habilement conduit et nuancé ; la cadence souvent parfaite, tout concourt à faire de l'œuvre de Novalis un chef-d'œuvre, auquel on ne trouve guère à opposer dans ce sens, vers la fin du 18^e siècle, que *l'Ardinghella* de Heinse ou *l'Hyperion* de Hölderlin.

Dans les *Disciples à Saïs*, dans *l'Ofterdingen*, la musique se fait parfois si caressante, si irrésistible, qu'elle plonge le lecteur dans l'extase. C'est le but poursuivi. L'emprise du réel se relâche, la conscience des choses s'efface et fait place au rêve, la pensée sommeille. Le terrain est prêt pour le mystère de l'intuition.

OSWALD HESNARD

UN ROMANTIQUE ALLEMAND

NOVALIS

Réunissant en une synthèse plus hardie les idées de Ritter, des Swedenborgiens, de Mesmer, des adeptes de la « Rose-Croix », des illuminés, Novalis crée autour de lui les rapports magiques qui permettent de franchir l'enceinte de la

personnalité physique, de surprendre çà et là les intentions terribles ou humoristiques de la nature animale et végétale, d'élever à un degré d'« animation » plus haut les énergies engourdies dans l'univers minéral, de transformer la ville « pétrifiée » en la cité spirituelle de l'avenir. Et c'est là, en résumé, ce qu'annonce le conte de *Klingsobr* dont M. Spenlé, très finement, commente le jeu fantastique d'allégories. C'est également, enrichi de toute l'expérience du poète, l'évangile auquel aboutiront les multiples aventures d'Henri d'Ofterdingen. Après avoir traversé le monde de la chevalerie, après avoir aimé l'Orient dans la personne de Solima, incarnation de la nostalgie romantique du poète, l'adolescent conçoit l'universel symbolisme. L'univers n'est que l'histoire de sa propre âme. Dans la caverne souterraine, l'ermite, comte de Hohenzollern, lui montre le livre, où, dans une écriture surnaturelle, Henri se retrouve lui-même figuré, mêlé à l'entrelacement infini des formes de l'univers. Il ne lui manque plus dès lors qu'une initiation : celle de l'amour. Elle lui est donnée par Mathilde, l'exquise fille du poète Klingsohr (Goethe). Mais l'amour, pour être la cause de révélations plus augustes, doit se transformer par la mort. C'est Mathilde, la fille du génie sensé, économe, pratique, qui ouvre au poète les vraies sources de la poésie supérieure – que le père n'a pas connues. Mort d'Henri – le moi romantique s'abîme dans l'universel transformisme, dans la contemplation panthéistique de l'infini.

*
* *

J'ai résumé par ce hâtif et très défectueux essai de synthèse le substantiel chapitre que M. Spenlé intitule *Philosophie de la nature* et celui qu'il consacre à *Henri d'Ofterdingen*. Faisant bon marché du plan historique, j'ai tenu à systématiser brièvement la contemplation de la nature, telle qu'elle se développe et s'achève, des *Fragments* au roman déjà cité.

De cette contemplation se dégage une « Religion naturiste » que nous verrons dans la suite toucher au catholicisme idéal, au christianisme modernisé du pamphlet *Europa ou la Chrétienté*, ou des *Hymnes spirituelles*.

Nous ne suivrons pas M. Spenlé dans ses développements sur le catholicisme politique, sur le piétisme officiel qui prospéra si grandement autour du roi de Prusse Frédéric-Guillaume II, roi aussi célèbre par le relâchement de ses mœurs que par ses aptitudes mystiques, sur les Francs-Maçons théosophes et la Rose-Croix, sur le mouvement de réaction contre le rationalisme démodé du vieux

Nikolai, et de sa revue, la *Bibliothèque universelle allemande*. Je sais bien que c'est là le milieu où il faut situer l'« Europa ». Mais plus intéressantes pour nous sont les influences théologiques et artistiques auxquelles se trouva soumis notre poète. Tieck, Gries, Steffens, représentent ici le piétisme cérébral, issu de considérations esthétiques (La galerie de Dresde, la Madone Sixtine de Raphaël). Schleiermacher, avec ses « Discours sur la religion », représente l'élément actif de rénovation morale de la religion. Il exposait éloquemment l'idée d'une religion sans dogmes, toute intérieure, dont le phénomène central est le sentiment immédiat de l'infini, de l'éternel ; il délimitait soigneusement le domaine religieux, indépendant de celui de toute éthique et de toute spéculation métaphysique ; il faisait d'une telle religion un « chant intérieur » « accompagnant », mais ne conditionnant pas l'exercice des activités humaines. Panthéisme subjectif, individualisme de croyances, abandon de la conscience volontaire au sein des forces spontanées, autant de formules qui se rapprochent singulièrement de celles qui se dégagent de la « philosophie de la nature » et de la doctrine de la « Weltseele ».

Saturons cette doctrine de symbolisme mystique, de tendresse naïve, d'enthousiasme poétique, d'images concrètes, et nous avons les hymnes théosophiques. Ajoutons-y l'attachement sentimental à la personne de Jésus, motif principal de la théologie de Zinsendorf [*sic*], la pitié mièvre, souvent pathologique en face des détails douloureux de la Passion, l'amour mystique, l'amoureuse adoration pour Marie, la « femme idéale », et nous avons les « Hymnes à Jésus », les « Hymnes à Marie ». Mettons enfin ces motifs sentimentaux en harmonie avec les préoccupations politiques, sociales, d'un rêveur amant du moyen âge et donnons au tout l'aspect d'une nouvelle révélation, d'une église indépendante, dont les dogmes sont des aspirations vagues d'harmonie, de conciliation, et nous obtiendrons le pamphlet « Europa ».

Il va sans dire que cette dernière partie de l'œuvre a soulevé les commentaires les plus contradictoires. Dans l'article déjà cité de la *Revue des Deux Mondes*, M. de Wyzewa cite, avec un enthousiasme renouvelé de Barthel, de Julian Schmidt et de tant d'autres historiens tendancieux de la littérature allemande, la page où Novalis déplore, avec la naissance du protestantisme desséchant, l'apparition funeste de la science philologique, qui eut pour conséquences l'importance croissante de la lettre qui tue l'esprit, le développement de la philosophie moderne, irrespectueuse de l'enthousiasme, de l'émotion, de la fantaisie. Et ce sont ces mêmes lignes qui ont provoqué les protestations passionnées des néo-hegeliens, des Arnold Ruge, des Henri Heine, protestations dirigées

contre tout ce que cette condamnation des conquêtes de l'esprit scientifique moderne peut avoir d'irrationnel, de trouble, de malsain. Nous ne rechercherons pas ici si Novalis a fait preuve d'un sens historique très exercé dans sa glorification du moyen âge, dans ses enthousiasmes rétrospectifs pour une Europe chrétienne, pacifique (?), confrérie des peuples soumis à la même autorité spirituelle. Mais aux protestants zélés qui croient pouvoir délivrer à Novalis, d'après les « Hymnes à Jésus », un brevet d'orthodoxie, nous conseillons simplement de méditer les « Hymnes à Marie » et de se souvenir que *deux* seulement des hymnes du poète ont pu être admis, avec des coupures, dans les recueils populaires, aux catholiques auxquels l'« Europa » a fait concevoir des espérances exagérées, recommandons de lire la fin du pamphlet, frauduleusement soustraite d'abord des œuvres complètes par le converti Fr. Schlegel. Je la résume. En présence des divisions présentes, demande Novalis, faut-il retourner au catholicisme romain ? – Aucunement. Devenu une confession parmi les autres, le catholicisme a été faussé dans sa signification profonde. Le poète annonce donc une église nouvelle, celle qu'à la même époque appelaient aussi de leurs vœux les sectes mystiques, que rêvaient Hôlderlin [*sic*], Zacharias Werner, les physiiciens romantiques. Cette religion, sans dogmes, sans morale, attend sa Bible. Elle prend déjà corps : c'est la *Religion naturiste*, qui interprétera au moyen de symboles Dieu et la nature indissolublement unis, qui montrera dans les choses l'esprit qui les anime, qui sera toute d'élan spontané, qui aura pour base la divinisation de tous les instincts du cœur, la transsubstantiation de la matière et, inversement, la matérialisation des puissances surnaturelles, l'assimilation réelle de Dieu.

*
* *

Ne cherchons donc pas à enrôler Novalis sous une bannière. Il fut le grand poète du romantisme ; il le fut surtout par une sensibilité dont la finesse est à peu près unique dans cette période troublée. Bien inférieur à Fichte pour la logique et la force des conceptions, inférieur à Schleiermacher au point de vue de la valeur *éducative* – en prenant ce mot dans son sens le plus largement humain – il incarne tout ce que le romantisme évoque d'attrayant, de nostalgique, de douloureux, de maladif. Doué de cette faculté d'abstraction unique que Carlyle admire en lui, il s'est complu dans des constructions idéales d'une architecture si irréaliste, si translucide, qu'elles ont pu se soutenir sur les bases les plus paradoxales. Si

certaines parties de son œuvre sont des paysages simples et graves, faits exprès, semble-t-il, pour notre rêverie qu'elle berce et repose, d'autres ressemblent à la ville magique pétrifiée du conte, avec son palais silencieux, ses arbres de métal, ses fleurs de givre et la grêle colonnette de son jet d'eau. Amant éperdu de la nature, Novalis l'a trop symbolisée, allégorisée, trop taillée à la mesure de son moi.

« Soyons intérieurs », dit l'*Imitation*. Novalis l'a été plus que personne ; il l'a été au point de vouloir, sans sortir de son moi, y jouir de l'univers entier. Anti-intellectualiste avant Schopenhauer, il a poussé jusqu'à ses conséquences les plus absurdes le mépris de la science exacte. Voluptueux solitaire, il a fait de la jouissance extatique de soi-même toute une philosophie hédoniste. Poète septentrional, « homme de crépuscule »¹⁰, penché sur ses résonnances intimes, il paraît, malgré l'enthousiasme factice de quelques jeunes gens, peu destiné à servir de guide aux nouvelles générations. Celles-ci se persuadent de plus en plus que « l'intuition géniale » a peu de vertu quand elle ne repose pas sur le terrain solide de l'expérience honnie par les savants de l'école de Novalis.

Elles aussi ont besoin de croire et d'espérer, mais leur foi dans la réalisation lente du divin se défie des excitations malsaines du mysticisme romantique. Et ce qu'elles demandent à l'artiste, ce sont moins des confessions de voluptueux raffiné qu'une peinture toujours plus expressive de l'homme et des milieux, en même temps qu'une glorification fervente des instincts féconds de la vie.

ÉTUDES CRITIQUES

NOVALIS

LA FORMATION DE L'IDÉALISME MAGIQUE

« Das Herz ist der Schlüssel der Welt und des Lebens . »

Comme Tieck ou Frédéric Schlegel, Novalis appartient surtout à l'histoire de la littérature ; c'est une âme essentiellement poétique et son œuvre, interrompue si

¹⁰ Mme Ricarda Huch, *Die Blütezeit der Romantik*. Leipzig, 1901.

brusquement, le montre avant tout poète. La première romantique a été une école littéraire ; mais elle a aussi prétendu faire la poétique et même la métaphysique de son œuvre artistique ; elle se rattache à Fichte autant qu'à Goethe ; elle rêve d'une conciliation définitive entre l'art et la philosophie. Novalis va de la doctrine de la Science, de Fichte, à une sorte de philosophie de l'Art ; comme le montrent ses *Fragments*, à côté de ses poèmes, il a rêvé un moment de construire un système ; enfin on peut trouver dans ses réflexions théoriques aussi bien que dans ses productions poétiques une certaine conception vraiment personnelle de la vie et de l'art. Pour pouvoir étudier en détail son esthétique, ne convient-il pas de montrer d'abord comment son esprit s'est formé à la philosophie et comment la conscience de son génie propre l'a peu à peu dégagé de la philosophie théorique ? Avant d'analyser son œuvre proprement dite, du point de vue auquel nous nous sommes placés pour cette étude sur le Romantisme, nous voudrions exposer, en ce chapitre, les idées philosophiques qu'il a puisées de l'école kantienne et chercher par quel développement il est parvenu peu à peu aux intuitions personnelles qui animent son art, aux principes esthétiques qui forment son génie. Notre travail est basé sur l'excellent chapitre que Haym consacre à Novalis dans son histoire de l'école romantique ; sur les nombreux documents nouveaux que la récente édition et l'ouvrage de Heilborn ont mis au jour ; nous laissons à l'histoire de la littérature tout ce qui concerne la vie extérieure de Novalis et son œuvre ; nous réservons l'analyse détaillée de sa philosophie romantique ; nous cherchons seulement à marquer en une brève esquisse son développement philosophique.

Novalis avait dix-huit ans quand il vint, en 1790, étudier à Iéna. Il y connut Schiller, et Reinhold¹¹ et l'impression que lui firent ces deux hommes fut assez profonde pour le retirer d'une vie dissipée. Voulant rompre avec des habitudes fâcheuses que le milieu d'Iéna encourageait, il prit le parti, sur la volonté de son père et le

¹¹ [Karl Leonard Reinhold (1757-1823). L'opposition entre Reinhold et Fichte est constante à l'Université d'Iéna : « La philosophie de Fichte est, s'il est permis de parler ainsi, plus philosophique que celle de Reinhold. On entend Fichte, pour ainsi dire, chercher et creuser après la vérité ; il l'apporte au jour par masses informes. Il ne dit pas ce qu'il veut faire, il le fait. La doctrine de Reinhold était plutôt l'annonce d'une philosophie qu'un système ; il n'a jamais rempli ses promesses. » Ou encore : « Tandis que Reinhold s'attachait à rendre les hommes meilleurs, Fichte veut les faire grands. Le regard de Reinhold était plein de douceur, sa figure remplie de noblesse ; l'œil de Fichte est sévère, sa démarche fière et décidée. Il a plus d'esprit, de pénétration, de profondeur ; en un mot, plus de génie que Reinhold. » Cf. « Vie et correspondance de Fichte », *Nouvelle Revue germanique*, 1831.

conseil de Schiller, d'aller étudier le droit à Leipzig et à Wittenberg. Une lettre qu'il adresse à Reinhold peu après son départ, nous montre son immense admiration pour Schiller, l'homme, l'artiste et le philosophe ; un enseignement profond se dégage pour lui, de cette amitié. Schiller lui a enseigné que l'on peut ce que l'on doit¹², et cette expression vivante de la morale kantienne devait le conduire, comme le montrent les *Fragments*, à l'intelligence de la philosophie de Fichte.

Il devait rencontrer Fichte pour la première fois en 1796, à Iéna où il donnait aux Schlegel et à leurs amis tout le temps que lui laissait la maladie de sa fiancée. Frédéric Schlegel et Tieck s'étaient voués à la philosophie de Fichte avec une ardeur religieuse : la Révolution française, le *Wilhelm Meister* de Goethe, la *Wissenschaftslehre* étaient pour eux les trois grands événements, ou mieux les trois grandes tendances du siècle. Novalis, déjà appelé à la philosophie par Reinhold et Schiller, puis par la lecture d'Hemsterhuis et de l'écossais Brown, « s'éveilla » sous l'influence de Fichte. Au moment de sa plus profonde douleur, deux mois après la mort de sa fiancée, alors qu'il entretenait précieusement en son cœur cette mélancolique aspiration, *nach der alten, längst bekannten Urwelt*, d'où allaient naître les *Hymnes à la nuit*, son journal intime nous le montre occupé à la lecture de Fichte ; il en tire beaucoup de réflexions, particulièrement sur la morale. Il note l'heure et le moment où il a eu la joie de trouver le véritable sens du Moi de Fichte ; la philosophie de Fichte s'impose à lui jusqu'à le distraire « de la tranquille et triste jouissance de la mort de sa bien-aimée ». Un grand nombre de fragments ont été écrits cette même année, et sont comme des remarques ou des interprétations de théories fichtéennes.

« La philosophie de Fichte est un appel à l'activité personnelle : je ne puis expliquer vraiment une chose à quelqu'un, que si je le fais rentrer en lui-même pour accomplir la même opération, par laquelle je me suis expliqué la chose. Si j'enseigne à philosopher, j'enseigne à faire ce que je fais, à être ce que je suis. » Ainsi se formule chez le disciple l'influence du maître ; la doctrine de la science n'est pas une doctrine que l'on reçoit, mais une excitation à la pensée personnelle ; dans les *Fragments* nous trouvons mille efforts divers pour penser à nouveau la philosophie de Fichte.

Il est bien difficile d'assigner une date précise aux divers

¹² Lettre à Reinhold, 4 oct. 1791. Il écrira plus tard que Fichte, en réalisant son idée, a donné la meilleure preuve de son idéalisme. – « Ce que je veux, je le peux. Chez l'homme rien n'est impossible ».

fragments de Novalis. Dans son excellente édition, Heilborn l'essaie ; mais le point d'interrogation dont il fait suivre à peu près toutes les dates indique bien qu'il ne s'agit que d'une hypothèse. Nous verrons pourtant que certains de ces fragments – les plus caractéristiques – peuvent être rapportés à une période déterminée de l'œuvre artistique de Novalis et qu'ils peuvent contribuer à dater tous ceux du même ordre ; nous pourrions suivre à travers cette masse, au premier abord si confuse, certains courants de pensée. D'autre part, que serait-il advenu de ces fragments, si Novalis avait vécu plus longtemps ? Il les appelle lui-même des textes pour la pensée, des commencements d'intéressantes suites de pensées. Ce sont des notes personnelles écrites au jour le jour et peut-être même que le système dont on y croit voir les linéaments ne se serait jamais dressé. En tout cas, s'il en est beaucoup qui expriment la plus intime conviction de Novalis, et qui se seraient fait jour sous une forme ou sous une autre, beaucoup d'autres n'ont qu'une *valeur* transitoire. La maturité de la réflexion aurait mis de l'ordre dans ces saturnales littéraires que sont les fragments.

Nous pouvons sans trop de témérité rapporter à cette année 1797, ou à l'influence de Fichte, si profondément sentie en cette année, un grand nombre des fragments de Novalis. La théorie du Moi fichtéen domine toute cette période. Fichte est l'inventeur des lois du monde intérieur, « le premier génie qui s'est pénétré lui-même et en lui-même a trouvé le monde ». Qu'on lise dans l'édition Heilborn les *Materialen zur Encyclopädie*, les *Cahiers philosophiques*, les Remarques sur le Moi et sur la *Wissenschaftlehre*, et l'on verra s'expliquer par la philosophie de Fichte la plupart des fragments qui y sont contenus. Toute réalité, dont nous puissions parler, ne peut être qu'une réalité pensée. Par suite le principe de toute réalité est le principe de la pensée, La philosophie est étroitement enfermée dans les modifications de la conscience. Telles sont ses limites. La liberté de la réflexion conduit à la liberté du Moi agissant. Le Moi actif est la Nature. Qu'est-ce que la nature sinon un plan de notre esprit ? Elle semble rebelle à l'esprit ; il semble que l'esprit ne puisse la connaître que du dehors, n'en puisse dresser que le catalogue ; mais c'est la pesanteur de notre esprit qui donne à la nature cet aspect extérieur, cet air de fatalité. Tout semble descendre sur nous parce que nous ne montons pas. Nous sommes négatifs parce que nous le voulons. Plus nous devenons positifs, plus le monde devient négatif autour de nous, jusqu'à ce qu'à la fin il y ait plus de négation, mais que nous soyons tout en tout. Dieu veut des dieux. La nature est du passé pur, de la liberté morte.

[À suivre]



Dans le parc de la maison natale de Novalis, en direction de l'entrée du château (à l'arrière plan).



Dans le même parc, l'allée des tilleuls.

NOVALIS 2008 – Réception de Novalis en France

- 1 : Teodor de Wyzewa, « Le poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, Paris, 1^{er} novembre 1900.
- 2 : Comte de Montalembert, « Novalis », *Mélanges d'art et de littérature*, Paris, 1831.
- 3 : Henri Albert, « Novalis », *Mercure de France*, t. XVI, 1895.
- 4 : Eugène Lerminier, *Extrait d'au-delà du Rhin*, Bruxelles, 1835.
- 5 : « La Fleur bleue de Novalis », *Le Magasin pittoresque*, 1857.
- 6 : [Xavier Marmier], « Frédéric de Hardenberg, dit Novalis », *Nouvelle Revue Germanique*, 1831.
- 7 : Saint René-Taillandier, « Novalis », *Dictionnaire des Sciences philosophiques*, Hachette, 1849.
- 8 : Louis Lebrun, « Un Allemand d'il y a cent ans », *La Nouvelle Revue*, novembre-décembre 1886.
- 9 : [Xavier Marmier], « Henri d'Ofterdingen », *Nouvelle Revue Germanique*, 1832.
- 10 : Xavier Marmier, « Novalis (Frédéric de Hardenberg) », *Nouvelle Revue Germanique*, 1833.
- 11 : Saint René-Taillandier, « Novalis », *Académie des Sciences et des Lettres de Montpellier*, Mémoires de la Section des Lettres, 1847.
- 12 : Saint-Marc Girardin, *Œuvres de Novalis*, publiées par Louis Tieck et Frédéric Schlegel, *Journal des Débats*, 19 septembre 1831.
- 13 : Paul Morisse, « Hymnes à la Nuit », *La Nouvelle Revue*, tome V, 1908.
- 14 : Henri Delacroix, « Novalis. La formation de l'idéalisme magique », *Revue de Métaphysique et de Morale*, Paris, 1903.
- 15 : Oswald Hesnard, « Un romantique allemand. Novalis », *Revue de l'Anjou*, tome 49, Angers, 1904.
- 16 : Michel Nicolas, « Novalis », *La Gironde, Revue de Bordeaux*, 1836.
- 17 : Victor de Mars, « Novalis », *Revue de Paris*, 1841.
- 18 Baron Ferdinand Eckstein, « Œuvres de Novalis », *Le Catholique*, 1828.
- 19 : Tédor de Wyzewa, « L'aventure amoureuse du poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, tome 4, 1911.
- 20 : Louis de Ronchaud, « A Novalis », *Les Heures*, Paris, 1844.
- 21 : Maurice Pujo, « Premiers essais sur la philosophie de Novalis », *Le Règne de la grâce*, Paris, 1894.
- 22 : Henri Albert, « Le Conte de Jacinthe et de Feuille-de-Rose », *L'Idée libre*, Bruxelles, 1893.
- 23 : Henri Lichtenberger, « Les sources de la pensée de Novalis », *Revue germanique*, 1911.
- 24 : Georg Lukacs, « Novalis et la philosophie romantique de la vie », 1907.
- 25 : Henri Blaze de Bury, « Novalis », « Les écrivains modernes de l'Allemagne », Paris, 1868.
- 26 : Émile Spenlé, « Schiller et Novalis », *Revue Germanique*, 1905.
- 27 : Tancrede de Visan, « Novalis et le romantisme allemand », *Revue bleue*, 1909.
- 28 : Henri Lichtenberger, « La religion de Novalis », *Revue de l'enseignement des langues vivantes*, 1911.
- 29 : Richard-Otto Spazier, « Novalis et les romantiques allemands », *La Nouvelle Minerve*, 1^{er} octobre 1837.

SOMMAIRE

Documents littéraires et témoignages

- Jean Moncelon, « Astralis », 2015.
- Georges A. Tournoux, « Le style magique », extraits du chapitre XII de *La langue de Novalis*, Lille-Paris, 1920.
- Oswald Hesnard, « Un romantique allemand. Novalis » (*suite et fin*), *Revue de l'Anjou*, 1904.
- Henri Delacroix, « Novalis. La formation de l'idéalisme magique », *Revue de métaphysique et de Morale*, Paris, 1903.

NOVALIS 2008

- Réception de Novalis en France : Nouveau catalogue 2008-16.



Cette *Lettre bimestrielle* est une publication du site *D'Orient et d'Occident*

<http://editionenligne.moncelon.fr>

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : jm@moncelon.fr

Tous droits réservés

2006-2016